

Quand
le Jardin
refleurira

Sara Nisha Adams

« **Une petite pépite !** »

Gérard Collard, librairie La Griffe Noire

NA
MI
POCHE

Sara Nisha Adams

Quand le jardin refleurira

.....

Depuis qu'une voisine ennuyeuse et son bruyant fils de dix ans ont emmenagé dans la maison mitoyenne à la sienne, Winston n'a plus un instant de répit. Même le jardin partagé, un refuge de mauvaises herbes où il aime se reposer, est devenu le théâtre de leurs disputes. Aussi, lorsqu'elle va jusqu'à lui interdire d'y faire quoi que ce soit sans son accord, une idée germe dans l'esprit de Winston : et s'il était temps de rendre à cet espace sa splendeur d'antan ?

Ce qu'il n'imaginait pas, c'est que graines, râteaux et arrosoirs éveilleraient une véritable passion chez son jeune voisin. À mesure que revit le jardin, l'amitié du garçon va donner à Winston la force de reprendre sa vie en main. Pour lui non plus, le printemps n'est peut-être plus très loin...

Un roman lumineux qui célèbre le pouvoir de la nature et l'importance de la transmission et du partage.

.....

Autrice et éditrice, **Sara Nisha Adams** a passé la majorité de son enfance à Wembley, dans la banlieue de Londres. Traduite en 15 langues, elle a su conquérir le cœur des lecteurs avec ses romans, dont le best-seller international *Conseils de lecture pour âmes égarées*.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

ISBN : 978-2-487606-36-4



9,90 euros

Prix TTC France

Texte intégral

Rayon : Littérature étrangère

Design et illustration : © Fleur Spitz



Sara Nisha Adams

QUAND LE JARDIN REFLEURIRA

Roman

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc



De la même autrice, aux éditions Nami :
Conseils de lecture pour âmes égarées, 2023

Titre original : *The Twilight Garden*
Copyright © Sara Nisha Adams, 2023
Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc

Pour la traduction française :
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-487606-36-4
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour Will

PREMIÈRE PARTIE

L'automne

Vendredi 21 septembre 2018

J'ai le plaisir de t'informer que le jardin se prépare déjà à affronter l'automne. Le noisetier perd ses feuilles et semble plutôt chétif. L'ombre de ses branches en tire-bouchon capte parfois mon regard et, l'espace d'une seconde, je le vois comme issu d'un autre monde. Nous avons toujours adoré cet arbre, non ? Morris aimait se recroqueviller en dessous après une dure journée à traquer les oiseaux ou les feuilles qui tombaient. Cela dit, dans son grand âge, son esprit était un peu trop ambitieux pour ses pattes.

Notre massif de dahlias est toujours vigoureux. Café au lait, cette année. Le vendeur de la jardinerie

me les avait conseillés. J'ai bien fait de t'écouter. Ils sont superbes ! Très luxuriants. Mais après les fortes pluies que nous avons subies, les fleurs sont lourdes et je peux à peine couper une tige sans que la fleur ne tombe avec un plouf. Et même si je parviens à en glisser une dans un vase, je remarque souvent un petit escargot au milieu des pétales. Un matin, j'en ai vu trois ou quatre émerger des fleurs coupées et ramper sur le plan de travail de la cuisine en direction de l'évier.

Je crains de ne pas avoir beaucoup de nouvelles croustillantes d'Eastbourne Road. Tu te rappelles l'homme au pantalon rouge dont je t'ai parlé et qui vivait en face de chez moi ? Celui qui colle toujours son gros bide à la fenêtre de l'étage quand il entend du bruit dehors ? Eh bien, il a remis ça. Aujourd'hui, en me rendant à Clissold Park, j'ai repéré son gros ventre contre la vitre. Son téléphone était visible dans la partie supérieure de la fenêtre à guillotine. Il prenait des photos d'un embouteillage. J'ai aussi croisé ces deux voisins en conflit... Chacun continue à frapper à la porte de l'autre en se plaignant du bruit de l'autre. Ce faisant, ils finissent par produire encore plus de vacarme !

Il régnait une atmosphère particulière, aujourd'hui. Tout le monde était sur les nerfs. Il fait bon en ce mois de septembre encore ensoleillé. Cette douceur résiduelle monte peut-être à la tête de nos voisins. Tu le sentais aussi, à cette période de

l'année. Tu te souviens ? Toujours en train de râler contre les renards, surtout quand il faisait chaud.

Bref, la nouvelle voisine, l'une des deux ennemis, a l'air d'être un peu bourge, comme tu dirais. Elle est là depuis quelques mois, maintenant, mais elle n'a cherché à faire connaissance avec aucun d'entre nous. (Chose courante, de nos jours, je suppose.) Depuis son emménagement, il y avait des ouvriers. Heureusement, ils sont partis l'autre jour. J'ai poussé un soupir de soulagement quand ils ont remballé leurs outils ; ils faisaient tant de bruit ! Les cris, les gravats... Si Fraser avait été encore là, il leur aurait aboyé dessus par la fenêtre, surtout quand ils chantaient faux.

La maison est méconnaissable, peinte en bleu marine avec une porte bleu canard très tendance, d'après Jenny. En fait, j'ai l'impression que tout Stoke Newington est de plus en plus tendance. Les habitations sont coquettes, les jardins « minimalistes », ornés de petits oliviers et de lauriers en pot. Dalles en béton, portes colorées, abris à poubelles... oui, même des abris pour les poubelles ! Je sais que nous entretenions la maison, de notre temps, mais c'était différent, non ? On était toujours en train de balayer, repeindre, ranger. On faisait ce qu'on pouvait. Et Prem adorait fabriquer des objets pratiques. Cette chaise, par exemple ! Il en était si fier. J' imagine qu'il aurait créé un superbe abri à poubelles si cela avait été en vogue à l'époque.

Cependant, la grosse différence entre maintenant et autrefois, c'est que je ne connais presque aucune des personnes qui vivent derrière ces portes. Je devrais bavarder davantage, inviter les gens dans le jardin. C'est ce que je t'ai promis. Mais les choses ont changé, les gens ne sont plus aussi amicaux qu'avant. Sortir de chez soi et dire bonjour à un inconnu n'a jamais été aussi difficile. Je serai toujours chez moi, ici, même si le quartier est moins familier. Les vieilles connaissances quittent peu à peu la ville ou ce bas monde.

Enfin, il reste au moins le jardin. Il change chaque année mais garde sa magie.

Je t'embrasse,

*Ton amie,
Maya*

Winston

Septembre 2018

— Excusez-moi ! geignit une voix pénible pincée qui couvrit la musique de ses écouteurs. Monsieur Winston, c'est ça ?

Il garda les yeux fermés pour ne pas rompre le calme du matin. Si le fond de l'air avait conservé la chaleur de l'été, la brise était automnale. Les journées languides d'août et de début septembre manquaient à Winston, même si sa délicieuse voisine venait d'anéantir ses projets de bains de soleil. Elle avait fait de cet été un cauchemar.

Depuis qu'elle s'était installée dans la maison mitoyenne, restée inoccupée depuis l'arrivée de Winston, c'était le chaos. Les deux habitations

avaient la particularité de partager le jardin situé à l'arrière. Ce refuge silencieux et broussilleux où Winston fumait en paix était devenu leur champ de bataille.

Depuis des semaines, Winston et la reine de Saba (comme l'aurait surnommée la mère de Winston, alors que les ouvriers semblaient l'appeler Bernice) multipliaient les allées et venues chez l'un ou l'autre pour se plaindre. D'abord, ce fut parce que les ouvriers de Bernice attaquaient leur journée de travail à huit heures, en écoutant la radio au volume maximal, avant de jouer de la perceuse, ce qui faisait vibrer les murs de la maison de Winston de façon inquiétante. Ces hommes étaient sympathiques et Winston s'arrêtait toujours pour bavarder avec eux en passant. En apprenant que la reine de Saba leur avait demandé de travailler le dimanche, Winston avait craqué. Le dimanche était son seul jour de congé. Sans ce moment de détente et d'oisiveté, il était un zombie toute la semaine suivante.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je vive sur un chantier pour le reste de ma vie ? lui avait-elle rétorqué, alors qu'il avait frappé à sa porte pour exiger que les ouvriers commencent à une heure plus respectable.

— Franchement, je me moque de ce que vous faites de votre vie, avait-il maugréé dans sa barbe. Tant que vous arrêtez de gâcher la mienne.

Quelques jours plus tôt, il avait dû frapper du poing le mur séparant leurs maisons parce que, quand les ouvriers ne faisaient pas de bruit, le fils de la voisine prenait le relais. Winston peinait à croire qu'un seul enfant puisse être aussi bruyant, alors qu'il semblait si angélique et poli. Il courait dans l'escalier tel un troupeau de rhinocéros. Après six années passées au numéro 79, à l'extrémité de la rangée d'habitations, à côté d'un logement vide, Winston était habitué à sa tranquillité. Bernice constituait un choc terrible.

Pour couvrir le vacarme de l'enfant, il avait mis sa musique très fort (qu'il s'agisse de musique électronique, de R'N'B' à l'ancienne ou de Kate Bush, il avait des goûts éclectiques). Naturellement, cette cacophonie avait poussé la reine de Saba à venir frapper à sa porte, à son tour.

— Baissez-moi ce son, bon sang !

Il sentait bien qu'elle aurait volontiers employé des termes plus fleuris, mais la tête de son fils pointait derrière elle.

— Sebastian essaie de faire ses devoirs, avait-elle expliqué plus doucement.

L'intéressé avait acquiescé en silence. Il n'avait rien du rhinocéros en pleine course.

Et voilà qu'elle revenait à la charge et dérangeait le repos de Winston dans le jardin. En voyant son ombre au-dessus de lui, il sentit son cœur s'emballer de colère.

— Monsieur Winston ? répéta-t-elle plus fort.
Il ôta vivement ses écouteurs.

— Je vous le répète, je m'appelle juste Winston, répliqua-t-il.

Qu'est-ce qu'il avait encore fait de mal ? Il était installé sur une vieille chaise en bois qui se trouvait dans ce jardin bien avant son arrivée, les pieds posés sur l'affreux rebord des plates-bandes surélevées. Il détestait ces massifs envahis par les ronces et les liserons d'où il se dégageait une forte odeur de pisser de renard.

— Excusez-moi ! répéta-t-elle comme s'il n'avait rien dit.

Il ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— S'il vous plaît, ne fumez pas en présence de mon fils, répondit-elle simplement.

Naturellement. Il aurait dû s'y attendre. Chaque fois qu'il fumait dans le jardin, la reine de Saba frappait à la vitre de sa cuisine en affichant une moue et en mimant l'acte d'écraser un mégot.

— Je refuse qu'il subisse un tabagisme passif.

Winston se redressa et chercha l'enfant des yeux.

— Il n'est même pas là !

Aussitôt, il aperçut le garçon dont le visage était appuyé contre la vitre d'une fenêtre de l'étage, les mains sur la bouche, faisant de son mieux pour retenir un fou rire qui menaçait d'exploser.

La cigarette se consumait au bout de ses doigts. Winston recula pour aspirer une ultime bouffée et cracha la fumée en direction du regard noir de sa voisine. Si sa mère l'avait vu, en cet instant, elle aurait été à la fois affligée et ravie de son attitude.

— Bien sûr, ma belle, il fallait le dire, rétorqua-t-il d'un ton glacial.

Sa familiarité fit tiquer la reine de Saba, comme il l'espérait, mais le réflexe de Bernice, sa façon de baisser les yeux... Il se demanda s'il n'avait pas frappé un peu fort. Quelqu'un d'autre, qu'elle détestait, avait dû lui parler ainsi par le passé.

En quelques secondes, l'expression de la voisine, son regard sombre et distant, changea et son dédain fut de retour.

— C'est dégoûtant, marmonna-t-elle.

Elle fit volte-face pour retourner dans sa cuisine en claquant la porte derrière elle. Les deux logements semblaient observer Winston, deux structures identiques en miroir : briques victoriennes, toit en pente, hautes cheminées. Toutefois, la maison de la voisine avait été modernisée. Les grandes fenêtres de la cuisine étaient flambant neuves et impeccables, installées par l'ouvrier qui se prenait pour James Blunt. Les fenêtres à guillotine de Winston, en revanche, étaient vétustes, le verre maculé par la pluie, les boiseries en état de décomposition.

Winston prit une profonde inspiration pour savourer le silence. Enfin. Jusqu'à...

— Hé ! retentit la voix de Sal par-dessus le mur du jardin, depuis la rue.

D'abord, Winston ne vit que le bonnet à pompon qui devait appartenir à la femme de Sal, Angela. Il détestait les stéréotypes, mais Sal n'était pas du genre à porter des rayures roses et blanches et un pompon arc-en-ciel.

— Ça va, Sal ? demanda-t-il en voyant ses sourcils broussailleux et ses yeux verts apparaître au-dessus du mur.

La vision de son patron et ami le mit aussitôt en joie.

— Winston, fiston, tu pourrais surveiller le magasin ? Je sais que tu es de repos. Ce ne serait que pour quelques heures. Je dois aller chercher Angela à son cours de Pilates.

— Bien sûr.

Winston s'efforça de masquer sa frustration. Il se réjouissait de cette journée de repos, à agacer la voisine. Avachi sur son canapé, il allait écouter de vieux CD lui rappelant sa famille et cuisiner de grandes quantités de nourriture qu'il ne mangerait pas. Il avait prévu une journée entière d'activités pour oublier qu'il serait seul pour l'anniversaire de ses cinq ans avec Lewis. Lewis était au bureau, une fois de plus, pour le dixième jour d'affilée. Il passait très peu de temps à la maison et le cadeau que Winston avait emballé plus tôt dans la semaine se trouvait sur le plan de travail dans la cuisine, intact. Il avait réussi à dénicher un vinyle original de Little

Eva, un disque que le père de Lewis lui faisait souvent écouter quand il était petit et qu'il avait perdu depuis longtemps. L'emballage était orné d'un « L » et de cinq étoiles, une pour chaque année de leur couple. Winston se sentait ridicule, à présent, d'avoir accordé tant d'attention aux détails.

Travailler au magasin serait peut-être une meilleure façon de célébrer leur cinquième anniversaire. Ces derniers temps, il partageait plus avec les clients qu'avec Lewis.

Il consulta l'écran de son téléphone. Lewis ne lui avait pas encore envoyé de message pour lui souhaiter un bon anniversaire. Il n'y avait qu'un texto de Ruth, la sœur aînée de Winston, qui vivait au Canada avec sa famille :

Petit Winston, tu nous manques. On se fait un FaceTime bientôt ?

Elle lui adressait le même texte chaque semaine, avec des photos de ses deux enfants, qui avaient bien grandi depuis la dernière fois qu'il les avait vus, quand ils étaient tout petits. Ils avaient à présent huit et neuf ans.

Peu importait à quelle fréquence elle le contactait, Winston ne semblait jamais trouver le temps de la rappeler.

Pendant que le bonnet à pompon de Sal longeait le mur, Winston se rendit dans l'entrée pour enfiler des chaussures convenables.

— Merde ! jura-t-il en dérapant sur une pile de courrier indésirable sur le paillason.

Il se pencha pour ramasser une énième enveloppe pleine de brochures sur un projet local d'espace vert, avec de belles photos de fleurs.

— Comme si j'avais assez d'énergie pour jardiner, maugréa-t-il.

Il posa le courrier sur la tablette de l'entrée. Des publicités pour des hommes à tout faire, des cartomanciennes, des menus de plats à emporter et des enveloppes adressées aux « résidents du numéro 79 » contenant des courriers d'agents immobiliers désireux de savoir s'ils souhaitaient vendre leur bien.

Il claqua la porte en sortant, en l'honneur de la reine de Saba.

— C'est drôle de te voir ici un dimanche, commenta Jenny, l'une des habituées les plus fidèles de la supérette de Sal.

D'instinct, Winston prit deux paquets de Marlboro dans le présentoir. Un cliché peu avenant de poumons noircis figurait sur l'emballage. Jenny devait avoir plus de quatre-vingts ans, même si Winston ne lui avait jamais demandé son âge. D'après la rumeur, elle achetait ses deux paquets de cigarettes trois fois par semaine depuis une éternité.

— Allez, Vincent, donne-moi ça ! lança Jenny en riant.

Winston admirait sa loyauté et sa constance, sans oublier son style vestimentaire. Ce jour-là, elle arborait un manteau en fourrure vintage et un leggings scintillant. En revanche, sa confusion sur son prénom lui plaisait moins. Cela dit, elle faisait preuve de constance également dans ce domaine.

Dans ces moments-là, il entendait la voix de sa mère : « Je t'ai donné un nom anglais pour que personne ne l'écorche. »

Il avait essayé de corriger l'erreur de Jenny, mais elle lui répondait chaque fois :

— Je sais. Comme le peintre. Un très joli prénom.

La seule chose qui empêchait Winston de mettre les choses au clair était la perspective de devoir dire :

— Non, Winston comme Churchill.

Toutefois, c'était encore plus compliqué pour Sal. Jenny l'appelait encore « bébé joufflu », le surnom que le père de Sal lui avait attribué quand il était petit et qu'il passait son temps à lire des bandes dessinées derrière le comptoir. La famille de Sal gérait ce commerce depuis des décennies, c'était une véritable institution sur Stoke Newington Road.

— Comment se fait-il que tu sois là aujourd'hui, Vince ? insista Jenny.

— Je remplace Sal. Il va chercher Angela à son cours de Pilates, expliqua-t-il sans se départir de son sourire.

Jenny hocha la tête, régla ses achats et prit congé non sans lui adresser un clin d'œil. Les mains crispées sur son déambulateur, elle attendit que la file de clients s'écarte. Les gens s'écartaient toujours sur le passage de la vieille femme. On racontait que, dans le cas contraire, il risquait d'y avoir des représailles – un jour, le gros orteil de quelqu'un avait été victime du déambulateur de Jenny.

— Un accident, vraiment, avait-elle assuré tandis que son sourire malicieux, lui, affirmait le contraire.

Winston aimait cette sensation d'être chez lui, dans ce magasin. Les bizarreries du quotidien, ces aperçus sur la vie des autres, les visages familiers. Il appréciait même Howard le râleur, qui se lamentait sur l'état du monde pendant une demi-heure avant d'acheter une barre croquante au sésame pour sa filleule. Winston aimait bavarder avec la femme qui passait régulièrement acheter des haricots mungo, en général quand son père venait la voir.

— Il ne mange que des haricots mungo, parfois avec des gombos, expliquait-elle.

Ils riaient de bon cœur et échangeaient des recettes et des astuces.

— J'espère au moins qu'il mange ses haricots avec du *badh* et du *kadhi*, ajoutait Winston.

Vritti, la cliente, hochait la tête.

— Seulement si je les prépare moi-même. Ma mère serait affligée, dans le cas contraire.

Enfin, il y avait ce client anonyme qui venait juste pour évoquer le temps. « Il fait froid, aujourd'hui, non ? » demandait-il en voyant Winston avec ses mitaines ou « Il fait plutôt chaud, non ? » quand il ne les portait pas.

Ensemble, ils formaient une communauté et, parmi eux, Winston pouvait être totalement lui-même.

Enfin, en général.

C'est alors qu'il la remarqua. La reine de Saba, une bouteille de vin sous chaque bras, tels des jumeaux. Elle parlait très fort dans son oreillette Bluetooth.

Que faisait-elle là ? C'était la première fois qu'il la voyait dans la boutique.

— Un cauchemar, racontait-elle. Il est vraiment odieux, il n'a aucun respect... Non, Clemmie. C'est vrai !

Elle balayait les rayonnages des yeux, passant de l'armoire contenant dix-sept variétés de riz aux bières artisanales avant de longer la table présentant toutes sortes d'olives.

— On dirait qu'il a grandi chez les sauvages... Non, Clemmie, il n'y a rien de raciste là-dedans...

Bien qu'elle ait baissé d'un ton, plusieurs têtes se tournèrent vers elle.

— Il traîne toujours un peu partout, sa clope au bec, avachi sur une chaise qui a l'air d'avoir été dévorée par les loups. Parfois, je me demande s'il a un boulot. Il semble glander en permanence. Comment fait-il pour payer le loyer ? C'est un quartier plutôt *bien*. Non, Clemmie, il n'est plus comme dans les années quatre-vingt-dix ! C'est vraiment bien, maintenant.

Winston fulminait. Non, il ne glandait pas. Le dimanche était son seul jour de repos ! Et elle était mal placée pour critiquer ! Elle passait des heures devant la télévision à regarder des rediffusions d'émissions de déco.

À la caisse, une jeune fille plaçait trois paquets de nouilles instantanées dans un sac en toile portant l'inscription « Non au plastique ». La reine de Saba s'avança.

— Je pensais appeler son proprio pour le faire expulser. Je veux au moins qu'il soit obligé de nettoyer, déclarait-elle au moment précis où son regard se posa sur Winston.

Dans un premier temps, elle ne le reconnut pas, elle ne vit que l'employé transparent de la supérette.

Et soudain...

Son expression changea.

Elle se tut et demeura bouche bée, les yeux écarquillés, incrédule.

— Rebonjour, chère voisine, lança Winston avec un sourire tandis qu'elle alignait ses bouteilles sur le comptoir.

Elle prit congé de son amie. Son ton passa de l'exaspération et de l'indignation à quelque chose de plus doux.

— Bon, il faut que je te laisse. Bisous à toute la famille, Clemmie. À plus...

Alors que Winston scannait les bouteilles, Bernice ne quittait pas la caisse des yeux : 11 livres plus 14 livres. Total : 25 livres.

— D'excellents vins, commenta-t-il sans savoir pourquoi. Vous êtes sommelière ?

Il s'était efforcé d'adopter le même ton décontracté qu'avec les autres clients.

— Œnologue, corrigea-t-elle.

— Pardon ?

Il garda les yeux sur ses mains qui rangeaient les bouteilles dans son sac.

— Le terme que vous cherchez, c'est « œnologie », énonça-t-elle en détachant chaque syllabe.

— C'est vrai.

Il ne cherchait aucun mot, mais un terme lui vint à l'esprit : « conne ».

— Vingt-cinq livres, s'il vous plaît.

Winston se concentra sur les piles de paquets de céréales, à droite du magasin. L'image du tigre souriant semblait le provoquer, attisant sa colère. Sur l'écran de la caméra de surveillance posé devant lui, il se rendit compte que sa voisine se tenait très en retrait du comptoir. La plupart des gens se collaient contre le comptoir et agitaient les bras en parlant de leurs petits-enfants,

de leurs problèmes au travail et de leurs conjoints infidèles.

— Carte ou espèces ? s'enquit Winston.

— Carte.

Pas de « s'il vous plaît ». Pourquoi la reine de Saba se montrerait-elle polie ?

Avant qu'il ne puisse lui demander si elle voulait un reçu, elle prit congé. Jenny, avec son manteau de fourrure vintage et son déambulateur, revint alors vers le comptoir. Winston vit la file de clients maussades se dérider lorsqu'elle lança :

— Merci, mon petit. Poussez-vous, s'il vous plaît. Vince !

Winston afficha un sourire forcé.

— Vince ! répéta-t-elle.

— Un problème, Jenny ?

— Tu m'as donné des *menthols*. Même sans mes lunettes, je suis sûre que ce sont des menthols.

Elle posa les paquets intacts sur le comptoir. Il eut l'impression que deux poumons noircis le regardaient. Il s'agissait bien de menthols. Comment avait-elle pu s'en rendre compte sans ses lunettes ?

— J'ai senti la différence au toucher, expliqua-t-elle comme si elle lisait dans ses pensées.

— Désolé, Jenny, déclara Winston en lui donnant les paquets de Marlboro rouges. Vraiment désolé.

— C'est pas grave, chéri, répondit Jenny en les empochant. C'est la première fois que tu te trompes. Tout va bien ? C'était qui, celle-là ?

Elle désigna la sortie d'un signe de tête.

— Qui ça ? s'enquit-il, conscient que les autres clients s'impatientsaient derrière elle.

— Cette femme, avec ses bouteilles. C'est ta petite amie ou quoi ?

Elle esquissa un sourire taquin.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon grand ?

— C'est juste ma nouvelle voisine. Elle a emménagé il y a quelques mois. On ne s'entend pas vraiment.

— Ah ! s'esclaffa Jenny en rejetant la tête en arrière. La tension sexuelle était palpable, pourtant !

Il chercha le regard des autres clients, qui ricanèrent.

— Merci, Jenny, grommela-t-il. Sympa...

Il jeta un coup d'œil vers son téléphone en se demandant si Lewis lui avait adressé un message. Rien. Seul son fond d'écran, une photo de Lewis et lui enlacés sur la plage, sous le soleil. Une autre vie.

— Personne suivante ! lança-t-il en s'efforçant de masquer sa déception.

Winston

Dès son retour, Sal l'avait vite renvoyé chez lui. Il traînait sur Stoke Newington Road, croisant des couples enjoués, enlacés, bravant le vent d'automne. Des groupes d'amis assis à l'extérieur du pub refaisaient le monde, une bière à la main, et gloussaient de leurs bêtises. Winston gardait la tête baissée, regardant ses pieds. Il s'efforçait d'ignorer le noir de cette soirée s'insinuer en lui pour l'oppresser et transformer ses poumons en blocs de glace.

Après le travail, Winston avait coutume de s'installer devant la télévision et d'attendre que le sommeil le gagne. En conséquence, quand Lewis rentrait, quelle que soit l'heure, il le réveillait et ils montaient ensemble. Le coucher était

un moment un peu moins solitaire. Depuis que Bernice et son fils s'étaient installés dans la maison voisine, s'endormir sur le canapé était plus dur. Leurs rires, leur bonheur et, parfois, leurs querelles, le maintenaient en alerte. Il avait beau détester la reine de Saba, il éprouvait aussi une certaine envie. Elle lui rappelait sans cesse qu'elle avait une vie, une famille, un fils pour lui tenir compagnie.

Chez lui, Winston était le plus souvent seul.

Il tourna au coin de Stoke Newington Road pour s'engager sur Eastbourne Road et se permit enfin de lever les yeux. Il balaya du regard les maisons de style victorien bien alignées de sa rue. Le cuivre du heurtoir et du numéro de certaines habitations repeintes étincelait. Que se passait-il derrière ces portes ? Il y avait tant de personnes qu'il n'avait jamais rencontrées, dans le quartier. S'il bavardait sans cesse avec les clients de la supérette, il connaissait à peine le visage des résidents de sa rue, et encore moins leur nom. La plupart avaient tiré leurs rideaux. Certains éclairages laissaient entrevoir la silhouette de plantes vertes, monstera et figuiers, créant une impression de jungle urbaine. C'étaient les seuls indices dont il disposait pour deviner qui logeait près de chez lui et à quoi ressemblait leur vie.

Au milieu de la rue, il entendait déjà la télévision du numéro 68, quelques maisons plus loin. Dans l'appartement situé à l'étage, la télévision